

**E**H BIEN, QUOI ? Quelqu'un avait-il quelque chose à redire ? Qu'il parle maintenant. Ou qu'il se taise. À jamais.

Allongé dans son immense lit Renaissance juché sur une estrade de bois, les mains jointes sur la poitrine, il n'avait peur de personne. Les générations futures jugeraient. La postérité. Lui, il avait apporté son écot à l'humanité. Les chiffres, d'ailleurs, parlaient d'eux-mêmes. Avec son infinie douleur de vivre, avec quelques maigres joies grappillées çà et là, il avait bâti une œuvre. Vingt tomes. Ce n'était pas rien, tout de même ! Et il ne comptait ni les pièces de théâtre, ni les nouvelles et encore moins les milliers d'articles qui avaient filé sous sa plume. Vingt tomes. Mille deux cents personnages. Au moins dix mille pages pour une *Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second Empire*. Une comédie humaine. Mais pas à la façon d'un Balzac, non !

Lui, il avait suivi une seule lignée, une seule souche qui puisait sa sève dans la vie même, sans pudeur et sans fard. Pas de petite fenêtre ouverte sur la crudité, le vice, la haine, l'alcool, les tourments. Au contraire. Il avait bâti vingt grandes et lumineuses baies qui donnaient au lecteur son comptant de stupre, de misères et d'horreurs. D'amour, aussi. Tous les foutriquets du romantisme pouvaient bien aller se rhabiller. Ses livres à lui se vendaient par centaines de milliers. Par millions, même. Après lui, en matière de littérature, rien ne serait plus jamais comme avant. Il avait créé. Il avait apporté sa pierre.

Les yeux ouverts, fixés sur le plafond blanc tout obscurci de nuit, il soupira avec délice.

Non. Il n'y avait strictement rien à redire à cela. Il avait réussi son pari. Partir de rien pour se hisser au sommet. Il s'était acharné, sans jamais rien perdre de sa rage d'écrire. Aujourd'hui, il était quelqu'un. Et il fallait que cela se voit. Cela se voyait, d'ailleurs. Peut-être un peu trop. C'était en tout cas ce que colportaient volontiers les jaloux et les ratés. Edmond de Goncourt était l'un d'eux. Il pouvait même prétendre au titre de chef de file. Dans tout Paris, il faisait courir le bruit que lui, l'écrivain consacré, n'était qu'un parvenu. Cet esprit fielleux affirmait, avec un sourire en coin, qu'il ne possédait aucun goût, qu'il souffrait d'une inclination comique pour le style *cathédraleux* – c'était son mot. Il l'appelait le *vilain italianasse*.

Eh quoi ? Qu'y pouvait-il s'il aimait les meubles et les objets bon marché, le clinquant ? La beauté ne se trouvait pas toujours dans l'opulence. Sa mère, voilà longtemps, le lui avait appris.

Comme une vengeance, il fit défiler en pensée la décoration de son hôtel particulier, situé dans la coquette rue de Bruxelles. En courant les brocantes et les antiquaires, il avait acheté sans compter, avec la joie tapageuse d'un enfant livré à lui-même dans une pâtisserie. Durant des années, il avait acquis tout ce qui, sur l'instant, lui faisait plaisir. Il avait tout entassé, à en faire crever les murs, avec une jouissance sourde.

Son retable en bois sculpté et ses deux statues de saints, tenant à la main les livres de l'Évangile ? Il les adorait ! Ses divans turcs, ses bouddhas indiens qui louchaient atrocement sur leurs nombrils bombés ? Ses

kimonos de grands magasins? Ses cuivres hollandais cabossés et tachés de vert-de-gris? Il leur trouvait une gueule folle! Sa cassolette où il brûlait du papier d'Arménie? Ses vingt-six panneaux de l'école gothique sur fond d'or? Ses vitraux anciens? Son bandeau de cheminée en velours rouge brodé de figures de saints? Ses statuettes hindoues et birmanes? Un pur bonheur pour les yeux! Et ses tapisseries et ses tentures médiévales? Il n'avait pas pu résister.

En revanche, il avait peut-être eu la main un peu lourde quant au bric-à-brac des églises – il le reconnaissait aujourd'hui volontiers. Sur sa majestueuse table de travail Louis XIII aux pieds chantournés jusqu'à la nausée, sur les murs où subsistait encore un espace à combler, sur les étagères de bois précieux, il avait aimé s'entourer de crucifix, de chapelets, de calices et de ciboires, de boîtes à hosties, d'encensoirs, de reliquaires et de châsses venus de Hollande, de missels italiens, de médailles de saintes et de saints en laiton ou en émail coloré. Du temps de la rue de Boulogne, Flaubert avait même pu s'exclamer que son lit auquel il tenait tant, son lit Henri II était digne de celui de saint Julien l'Hospitalier. Et l'on osait encore dire qu'il ne croyait en rien!

À trois reprises, dans un cérémonial qui se répétait à chacun de ses couchers et ne souffrait aucune entorse, il ouvrit et ferma lentement ses paupières. Il allait plonger dans la petite mort du sommeil. Si la magie se répétait, il se réveillerait le lendemain matin. Il inspira à nouveau, profondément. Deux fois. Pas une de plus.

À soixante-deux ans, il avait transformé en or le plomb qui coulait dans son crâne. Il avait été le président de la Société des gens de lettres. Il avait tout réussi. Du moins, presque tout. Il ne pouvait oublier que l'Académie française l'avait méprisé. Elle lui avait interdit les portes de son institution. Pas une fois ou deux, non. Pas même dix, ni douze. Mais dix-neuf. Voire plus, il ne possédait pas la mémoire des chiffres. Dix-neuf fois, on lui avait préféré des littérateurs du sérail, des germanopratsins, des auteurs dont l'immense majorité ne passerait jamais à la postérité. Il n'en voulait pas à ces plumitifs. Certains avaient du style. Il y avait de la place pour tout le monde, sur cette terre. Mais ils ne faisaient pas le même métier. Sinon, pourquoi l'auraient-ils refusé? Et dix-neuf fois, encore.

Dès demain, il se remettrait au travail. Toute sa vie durant, il n'avait pu compter que sur cela. C'était finalement la seule chose qui payait lorsque l'on naissait pauvre, sans particule, à moitié nu. Lever à sept heures. Un bain dans la baignoire de cuivre. Un œuf sur le plat. Quelques journaux. À neuf heures, il serait à sa table d'écriture. Il se ferait porter par Jules ou Eugénie son litre de thé bouillant. Les reins enveloppés dans une ceinture de flanelle, en pantalon et veste de velours marron, écharpe blanche autour du cou, il écrirait. Quatre à cinq pages. Pas une de moins, pas une de plus. Il aimait écrire le matin, à l'heure où la tête est froide, les idées aussi nettes que le fil d'un rasoir. Écrire pour être digne de la maxime qu'il avait fait graver sur son fauteuil: « Si Dieu veut, je veux. »

Oui, il était décidément un homme comblé et, dans le silence de la grande chambre donnant sur la cour, il poussa un long soupir d'aise. Il avait réussi là où tant d'autres avaient abandonné leurs rêves en chemin. Il écrivait, il était publié, chacun de ses romans se vendait par charretées entières. De plus, il aimait et il était aimé en retour par l'homme de la rue, par les humbles et les opprimés, par le peuple dont il avait depuis toujours défendu les causes. Son *J'accuse!* avait déclenché des torrents de boue, de haine et de violence. La France avait été coupée en deux. Les fils s'étaient dressés contre les pères. Lui-même avait été jugé coupable et avait dû s'exiler en Angleterre, à Londres, durant une année entière. Avec l'amnistie de 1900, quand les pantins de la III<sup>e</sup> République avaient gracié dans un bel ensemble coupables et victimes, le temps de l'apaisement était revenu. Les lettres d'insultes, parfois trempées d'excréments, s'étaient faites plus rares.

*Vérité*, le troisième de ses *Quatre Évangiles*, partait bien. Les lecteurs de *L'Aurore* semblaient s'en délecter. Du moins, certains. Il avait fait œuvre utile. Sous couvert de fiction, il avait repris les grandes lignes de l'affaire Dreyfus. Il disait ses vérités. Comme le grand Voltaire avec Calas. Ou Hugo avec son Napoléon III d'opérette. « L'Affaire », comme l'on disait. Charpentier, son éditeur, serait content des ventes lorsque le roman paraîtrait en librairie. Bien sûr, il n'atteindrait jamais les tirages colossaux de *Germinal*, de *Nana*

ou de *L'Assommoir*. Mais quoi? Le tableau serait complet. Le petit Italien d'Aix-en-Provence ne serait pas venu ou revenu pour rien, sur cette terre.

À côté de lui, il sentit le corps lourd d'Alexandrine – Coco dans l'intimité – se retourner. Dans le mouvement, elle émit un chuintement désagréable, aussitôt remplacé par des bruits de gorge. Près de quarante années de vie commune. Cela non plus, ce n'était pas rien. Il pouvait être fier. C'était une maîtresse femme, un roc qui menait la rue de Bruxelles et le château de Médan à la baguette. Lorsque Cézanne la lui avait présentée, elle n'était qu'une fille de la rue, une grisette. Selon l'humeur, elle se disait modèle, blanchisseuse ou vendeuse de fleurs sur la place Clichy. Pas d'éducation, mais une charpente solide, une nature déjà plantureuse, un regard charbonneux et des éclats de voix à faire sursauter le bourgeois dans la rue. Elle posait pour des barbouilleurs maudits ou sans talent. Pourquoi l'avait-elle choisi, lui, le petit binoclard venu de sa province, pas même dessalé? Cela resterait à jamais un mystère. Ils s'étaient aimés. Oui, sans doute, ils s'étaient aimés. Puis, le temps avait fait son œuvre. Le duvet si mignon qui ombrait sa lèvre supérieure avait noirci. La nourriture, de plus en plus riche à mesure que ses livres rencontraient le succès, avait transformé la sylphide en mégère qui, dans le privé, devenait volontiers acariâtre. Son sang trop lourd occasionnait chez elle des migraines qui n'en finissaient plus. La respectabilité avait bardé de lard les attaches fines de sa jeunesse. Ils vivaient ensemble. À Paris comme à Médan. Mais les fraîches années ne reviendraient plus. Aujourd'hui, Alexandrine ne prenait son chocolat quotidien que servi par les domestiques, dans une tasse en argent. Elle était sortie de sa condition. Il fallait que cela se voit. La gamine des Halles grouillantes, fille d'une marchande de fleurs et d'un ouvrier typographe, s'était métamorphosée de bon appétit, ensevelie par les terrines, les carpes farcies, les gibelottes et les gâteaux.

Lui aussi avait vieilli. Bien entendu. Le cheveu s'était fait plus rare. Les dents s'étaient gâtées. Des taches de tavelure étaient apparues sur le dos de ses mains et jusque sur ses avant-bras. Pourtant, à force de courses à bicyclette, de repas pris sans boire et d'exercice quotidien, il avait perdu vingt-cinq kilos. Il se sentait la force d'un jeune homme, le mollet ferme, l'œil vif. Jeanne, la petite lingère embauchée par Alexandrine, n'avait pas pu résister à son charme. Elle l'avait aimé immédiatement. Elle était tombée dans ses bras et avait réussi le miracle de refaire de lui un homme. Un amant. Sa femme avait préféré prendre la respectabilité et l'argent, les honneurs des voyages et des triomphes en Italie ou en Angleterre. Son amante, elle, lui avait donné coup sur coup deux enfants. Denise et Jacques. Alexandrine l'avait soutenu lors des années de vaches maigres et, aujourd'hui, elle se gobegeait avec délice des fruits de ses sacrifices. Jeanne le comblait d'amour, de frissons comme à vingt ans. À chacune de leurs rencontres quotidiennes, elle abandonnait sur ses lèvres de vieux sanglier le goût délicieux du péché et de l'interdit. Alexandrine était une cigale inféconde, une harangueuse que le génie de son mari avait tirée de l'ornière. Jeanne avait le corps souple, les seins encore fermes, le ventre plat et vingt-sept ans de moins que lui. L'une était autoritaire, comptait ses sous et son linge dans ses armoires profondes. L'autre était gaie, modeste, docile. Elle s'émerveillait d'un rien. Dans son lit, il côtoyait un corps qui révérait l'ordre, la propreté, l'efficacité sans faille. Dans ses bras, il serrait une jeune femme qui le faisait reflourir à la vie avec ses yeux toujours un peu tristes, son rire clair, ses lèvres veloutées, son élégance naturelle.

Exceptionnellement, le grand homme s'autorisa une entorse et inspira à nouveau à deux reprises, le plus longtemps et le plus profondément possible. Aujourd'hui, il se sentait le plus heureux du monde. Il était aimé. Cela seul importait, à ses yeux.

« ALORS, BARRÈS ? Y allons-nous ? »

– Un instant, mon cher Maître. C'est que l'affaire est grave. Un discours tel que celui-ci ne s'improvise pas. Il faut de la méthode. Du fond, mais aussi de la forme. Du style. Oui, c'est cela : de la forme dans les arguments.

– Vous m'ennuyez, avec votre forme et votre fond. L'affaire est grave, certes. Mais elle est aussi d'une simplicité déconcertante.

– Pour ce qui est de votre part à vous, je n'en doute pas. Dieu vous a béni à la naissance. Vous êtes un tribun, Drumont. Un Marc Antoine, un Caius Marius, un Livius Drusus. Moi, non.

– Ne dites donc pas de sottises et dépêchez-vous un peu. Nous allons nous retrouver chez nous, à *La Libre Parole*, devant nos hommes. Vous aurez cent cinquante gueulards parfaitement acquis à votre cause. Alors oubliez toutes vos latineries, prenez vos notes et partons.

– Tout de même... Juste un instant encore, je vous prie. »

Vêtu d'un costume anthracite, les cheveux mi-longs plaqués en arrière avec de la brillantine, le haut-de-forme dans une main et la canne plombée d'un pommeau de trois kilos dans l'autre, Édouard Drumont se mit à faire les cent pas dans les locaux de la permanence de la Ligue des patriotes. Rue du Petit-Musc, au rez-de-chaussée d'un immeuble bourgeois, une immense pièce de plain-pied accueillait régulièrement les partisans nationalistes qui, depuis maintenant vingt ans, embrassaient les idées de Paul Déroulède. Déroulède... À ce nom seul, dès 1882, des centaines de milliers de Français s'étaient levés, la rage au cœur. Pour bien des ouvriers, comme pour une large partie des intellectuels et des artistes, ce revanchard de la guerre de 1870 incarnait encore aujourd'hui l'espoir d'une France victorieuse, fière, débarrassée de l'amertume d'une défaite concédée face aux armées prussiennes. Déroulède ? Ça, c'était un homme ! Illustre combattant durant le conflit, inflexible face aux communards, grand artisan de la Semaine sanglante, il demeurait pour eux le guide suprême, le seul capable de les conduire par de nouveaux actes de bravoure sur le chemin de l'espoir.

Avec une pointe de jalousie, Édouard Drumont jeta un œil au monumental portrait de Paul Déroulède qui, placardé sur le mur du fond, semblait le fixer avec une étrange bonhomie. Sur cette photographie, l'homme apparaissait étonnamment serein, l'abdomen confortable, le regard perdu dans ses pensées. L'auteur des *Chants du soldat* posait avec une douceur que le journaliste ne lui connaissait pas et ne lui aurait même pas soupçonnée. Dans son cadre de bois doré, la Légion d'honneur à la boutonnière, une main posée avec nonchalance contre sa joue, il incarnait le père. Avec ses yeux clairs et sa frange d'écolier ridiculement courte, rien ne trahissait le fauve, celui qui s'était battu en duel au pistolet avec Clemenceau et dont le cri de guerre rageur résonnait depuis trois décennies aux quatre coins de Paris : « Qui vive ? La France ! »

Le cou maigre et pourtant étranglé par un col de celluloid, Maurice Barrès grommela dans son coin, sans cesser de trier ses feuillets manuscrits : « Un public tout acquis à notre cause, certes. Mais tout de même... Je dois paraître à mon avantage. Ça, oui. À mon avantage... »

Sans même se retourner, toujours obnubilé par le regard calme et paisible de Déroulède, Édouard Drumont gronda :

« Que dites-vous ?

– Rien, cher ami.

– Eh bien ? Y allons-nous, alors ? »

Ses longues mains osseuses farfouillant en tremblant dans une chemise gonflée de notes, l'ancien rédacteur en chef de *La Cocarde* chuchota avec agacement :

« Tout de même... Je ne fais pas d'appel à l'insurrection ni à la guerre civile, moi. Ma tâche est autrement plus complexe.

– Pardon ? »

Dans un costume noir, lune maigre mèche raide battant sur son front bombé, Maurice Barrès se récria aussitôt :

« Le discours que vous attendez de moi nécessite un minimum d'application et de méthode, je vous l'ai déjà dit. Vous, vous vous réservez les aboiements et la vindicte. Et moi... moi...

– Vous, quoi ?

– Comment voulez-vous que j'explique à un public de déguenillés, de crève-la-faim, qu'il est à sa place et qu'il ne doit rien espérer de mieux dans l'avenir ? Tout de même !

– C'est pourtant bien ce que vous avez déjà écrit, non ?

– Entre écrire et dire, la différence est de taille, ne vous en déplaise. Il faut que les pauvres aient le sentiment de leur impuissance, car c'est la condition première de la paix sociale. Mais le clamer à une tribune est une autre paire de manches. Et si j'étais mal compris ? Et si l'on me huait ? »

Dans le silence du rez-de-chaussée éclairé à l'électricité, Édouard Drumont fit soudain claquer avec sévérité sa canne sur le sol. Puis, il s'exclama :

« Puisque je vous dis que vous serez salué par des vivats ! Ce sont nos hommes, et les meilleurs, qui vous écouteront. De toute façon, ils n'entendront de votre discours que sa musique, pas ses paroles.

– Mon cher Maître, en êtes-vous sûr ?

– Sûr et certain. Puis, si vous sentez que votre public vous échappe, parlez-lui de la grandeur de la France, de la guerre qui menace, des morts pour la patrie ou de l'Alsace et de la Lorraine qu'il nous faudra bientôt reconquérir. Parsemez tout cela de barbares qui rêvent d'envahir la Gaule, et le tour sera joué. Il n'y a, en tout état de cause, rien de plus imbécile qu'une foule. »

Voûté, Maurice Barrès considéra un instant la silhouette imposante de Drumont par en-dessous. Sans cesser de trembler de ses longues mains, il hésita encore un instant, puis finit par hasarder :

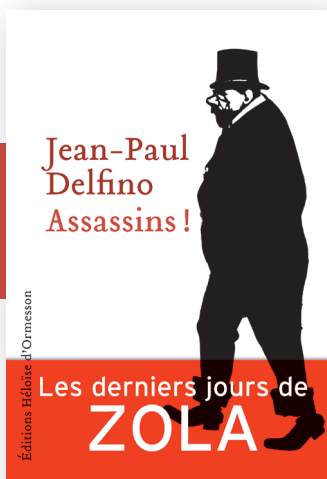
« Et Dreyfus ? Pourrai-je aussi parler de Dreyfus ?

– Si cela vous fait plaisir. Mais dépêchez-vous donc un peu !

– Et de Zola ? Il y a bien longtemps que je n'ai pas... »

Aussitôt, la canne claqua à nouveau sur le parquet, réveillant un écho sinistre sous les plafonds hauts. Avec fermeté, le journaliste de *La Libre Parole* cingla : « Oubliez Zola. Lui, je m'en charge. »

[...]



Né à Aix-en-Provence, où il réside, JEAN-PAUL DELFINO est scénariste et l'auteur d'une vingtaine de romans. Ses derniers ouvrages, *Les Pêcheurs d'étoiles* et *Les Voyages de sable* (prix des Romancières 2019), ont respectivement paru en 2016 et 2018 chez Le Passage.

Jean-Paul Delfino, *Assassins!*  
Roman

240 pages | ISBN 978-2-35087-546-0 | 18 €

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2019 | www.heloisedormesson.com